

9

UN DINER A PANTIN,

OU

L'AMPHYTRION A LA DIÈTE,

TABLEAU-VAUDEVILLE EN UN ACTE;

PAR MM. ^{la} DÉS AUGIERS, GERSIN ET GENTY.

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre
du Vaudeville, le 3 juillet 1820.

~~~~~  
PRIX : 1 fr. 25 cent.  
~~~~~



A PARIS,

*est à
désormais par
son ancien
ami et confrère
Désaugiers*

CHEZ FRÈRES, LIBRAIRE, AU MAGASIN DE PIÈCES
DE THÉÂTRE, BOULEVARD ST.-MARTIN, N^o. 29,
VIS-A-VIS LA RUE DE LANCRY.

~~~~~  
DE L'IMPRIMERIE D'ANTH. BOUCHER,

SUCESSEUR DE L.-G. MICHAUD,

RUE DES BONS-ENFANTS, N<sup>o</sup>. 54.

M. DCCC. XX.

**PERSONNAGES.**

M. BELACCUEIL, propriétaire à Pantin.  
 Mad. DE GROSOIS.  
 JULIE, sa nièce.  
 FLORVAL, amoureux de Julie.  
 BONTEMS, oncle de Florval.  
 PERRETTE, petite servante de Belaccueil.  
 GERCOURT,  
 DUMONT, } amis de Belaccueil.  
 Quatre autres }  
 Le Père LAGOUTTE, traiteur.  
 Domestiques.

**ACTEURS.**

M. Édouard.  
 M<sup>me</sup>. Bras.  
 M<sup>lle</sup>. Clara.  
 M. Armand.  
 M. Guillemain.  
 M<sup>lle</sup>. Minette.  
 M. Justin.



*[Handwritten scribbles in black ink, possibly a signature or library mark.]*

*La Scène se passe à Pantin, devant la maison de M. Belaccueil.*

# UN DINER A PANTIN,

OU

## L'AMPHYTRION A LA DIÈTE.

*Le Théâtre représente un jardin ; dans le fond , à gauche , la maison de Belaccueil. Une barrière mobile , qui est appuyée sur la deuxième coulisse , tourne sur son pivot , de manière à priver le propriétaire de la maison de cette partie de jardin.*

### SCÈNE PREMIÈRE.

Le Père LAGOUTTE, un Garçon.

*Lagoutte détache la barrière qui , au lever de la toile , masque la maison de Belaccueil.*

LE GARÇON.

Eh ! bien , monsieur Lagoutte , que faites-vous donc là ?

LAGOUTTE.

Ne sais-tu pas que les dimanches je n'ai plus la jouissance de ce terrain qui fait partie de la propriété de M. Belaccueil ?

LE GARÇON.

Tiens ; vous vous rétrécissez précisément le jour où vous attendez le plus de monde ?

LAGOUTTE.

Que veux-tu ? il ne m'a loué son jardin qu'à cette condition-là ; mais je l'ai du moins les autres jours de la semaine pour mes repas de noces , mes banquets de corps.

LE GARÇON.

C'est donc ça que je me disais l'autre jour : à quoiqu' ça rime cette grille-là ?

LAGOUTTE.

Ça rime , que comme ça ce terrain a l'air d'être à moi ( *il fait jouer la barrière* ), et comme ça , il est à M. Belaccueil.

LE GARÇON.

Eh ! qu'est-ce qu'il fait donc de ce coin-là le dimanche ?

LAGOUTTE.

Ce qu'il veut. Il donne des fêtes, des bals, des dîners...

LE GARÇON.

Qui, lui ? donner à dîner ?

LAGOUTTE.

Dame pourquoi pas ? Pour ce que ça lui coûte.

LE GARÇON.

Eh ! ça coûte toujours quelque chose.

LAGOUTTE.

On voit bien que tu ne connais pas l'homme.... il ne fournit jamais que la table, et ses amis le reste.

LE GARÇON.

Bah ! je savais bien qu'il était ladre ; mais pas de cette force-là.

LAGOUTTE.

*Air : Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Cet homme-là doit fierment être riche :

Il n'se ruin' pas en cadeaux, en bienfaits ;

En fait d'habits il n'en est pas d'plus chiche...

De peur de perdre, il ne joue jamais ;

Et pour les frais que sa cuisine entraîne,

Il n'en f'ra pas demain plus qu'aujourd'hui :

Car ses amis l'trait'nt chez eux tout' la s'maine,

Et le dimanche ils vont l'traiter chez lui.

Mais motus ; je crois que je l'entends.

## SCENE II.

Les Mêmes, BELACCUEIL.

BELACCUEIL, *un papier à la main.*

Ah ! te voilà, père Lagoutte, j'allais chez toi.

LAGOUTTE.

M'apporter la quittance de l'argent que je vous ai donné hier pour ce bout de jardin ?

BELACCUEIL.

Tout juste.

LAGOUTTE, *prenant la quittance.*

Eh bien ! grand merci, nous voilà quittes pour trois mois.

BELACCUEIL.

Trois mois ! c'est bien long !

*Air : Une fille est un oiseau.*

Un trimestre, c'est charmant ;

Mais d'honneur , c'est bien dommage  
Que l'on n'ait pas l'avantage  
De le toucher plus souvent ;  
Quatre-vingt-dix jours d'attente ,  
Pour voir revenir sa rente :  
Du temps la marche est trop lente.  
Ah ! si j'avais fait les lois,  
Les pauvres propriétaires  
Toucheraient des locataires  
Le trimestre tous les mois.

LAGOUTTE.

Il est certain que cela serait plus avantageux.

BELACCUEIL.

Oh ! sans comparaison... Ah ! ça , mon ami , tu sais nos conventions ; j'ai du monde aujourd'hui : tu vas retirer ces bancs , ces tables qui pourraient me gêner.

LAGOUTTE.

Oui , Monsieur.

BELACCUEIL.

Je veux que mes amis soient à leur aise chez moi. Holà ! hé ! Perrette , Perrette ?

### SCENE III.

Les Mêmes , PERRETTE. *Elle arrive en bâillant et se frottant les yeux.*

PERRETTE.

Me v'là , Monsieur , me v'là.

BELACCUEIL.

Qu'est-ce que tu as donc ? Tu dormais , je crois ?

PERRETTE , *se secouant comme quelqu'un qui a froid.*

G'na jamais d'besogne dans votre cuisine , que voulez - vous qu'une bonne y fasse ?

BELACCUEIL.

Une bonne y fasse ! une bonne y fasse !

Air : *Rendez-moi mon écuelle.*

Voyez donc un peu quel air vous a

Cette petite sottie ;

Mais voyez si son corps bougera :

Allons donc , idiote.

*Il la pousse.*

Comment , par un temps des plus chauds ,  
A ce point peut-on être engourdie ?

PERRETTE.

Dam, c'est que j'dormais près de vos fourneaux,  
Et le froid m'a saisi.

BELACCUEIL.

Aide ce garçon à emporter ces bancs.

PERRETTE, *prenant le bout d'un banc avec le garçon.*

Oui, Monsieur, mais dites-lui de ne pas m'embrasser comme  
l'autr'jour. (*Au garçon.*) Tiens, vois-tu, je n'te crains pas comme ça.  
(*Elle le pousse et le fait tomber.*) Embrasse-moi donc nigaud.

LAGOUTTE, *après avoir attaché la barrière contre la coulisse.*

Au moins, M. Be'accueil, si vous avez besoin de quelque chose  
pour votre dîner, mon garde-manger est bien garni, ne vous  
gênez pas.

BELACCUEIL.

Je te remercie.

LAGOUTTE.

Quelque joli plat de friture?

BELACCUEIL.

Je ne veux rien.

LAGOUTTE.

Une bécasse, un canard ?

BELACCUEIL.

Je n'ai pas besoin de toi.

*Lagoutte rentre et ferme la porte.*

## SCÈNE IV.

BELACCUEIL, PERRETTE.

PERRETTE, *allant tirer par son habit Belaccueil prêt à rentrer.*

Dites donc, notre maître, vous n'êtes plus fâché ?

BELACCUEIL.

Non.

PERRETTE.

Ah ! tant mieux ; c'est que je veux vous dire quelque chose  
qui va peut-être vous fâcher encore.

BELACCUEIL.

Alors, pourquoi me le dire ?

PERRETTE.

Pourquoi ? parce que je vous aime et que faut que ça parte.

BELACCUEIL.

Eh! bien, de quoi s'agit-il ?

PERRETTE, *d'un air mystérieux.*

C'est que dans Pantin gu'a qu'un cri sur vous.

BELACCUEIL.

Bah!

PERRETTE, *lui parlant à l'oreille.*

On dit que vous êtes un....

BELACCUEIL.

Comment un vilain ?

PERRETTE, *même jeu.*

Chut ! un....

BELACCUEIL.

Comment, un ladre ?

PERRETTE.

Paix donc! qu'on ne mange et qu'on ne boit chez vous que ce que vos amis y apportent.

BELACCUEIL.

Et qui ose dire cela ?

PERRETTE.

Je ne peux pas trop vous dire qui ; mais c'est tout le monde ; et tenez, je gage que vous attendez quelqu'un aujourd'hui ?

BELACCUEIL.

Oui, sans doute, Madame de Grosbois et Mlle. Julie sa nièce, ma prétendue.

PERRETTE.

Eh bien ! je m'en avais douté.

BELACCUEIL.

Pourquoi donc ?

PERRETTE.

Parce que vous ne m'avez rien commandé du tout.

BELACCUEIL.

Veux-tu donc que je fasse des frais en pure perte ?

*Air : Traitant l'Amour sans pitié.*

Ce n'est pas ma faute à moi  
Si chaque ami que je traite,  
Croirait être malhonête  
S'il n'apportait avec soi  
Mainte volaille bien fine,  
Pâtés d'excellente mine,

Jambons, perdreaux, beccassine,  
Dans la peur de me gêner ;  
D'après cet usage aimable,  
Les inviter à ma table,  
C'est commander mon dîner.

PERRETTE.

[ Aussi ça vous fait des repas....

BELACCUEIL.

Magnifiques.

PERRETTE.

Et pas chers.

BELACCUEIL.

C'est ce qu'il faut. L'économie, je ne connais que cela; et puis d'ailleurs mes amis ont l'habitude, les Dimanches et Fêtes, d'aller porter leur dîner à la campagne; je leur offre ma maison, ce jardin, cette vue superbe, et c'est encore eux que j'oblige.

PERRETTE.

Ah ! mon Dieu, que c'est laid d'être vilain ! qu' c'est laid !  
*On entend la ritournelle de l'air suivant.*

BELACCUEIL.

Qu'est-ce que j'entends donc ? Eh ! c'est mon ami Bontems.

PERRETTE, *à part.*

A la bonne heure, en v'la un gai du moins; il me fait plus rire dans son petit doigt que not' bourgeois dans tout son corps. T'nez, t'nez, l'entendez-vous chanter ?

## SCÈNE V.

Les Mêmes, BONTEMS.

BONTEMS, *en entrant.*

Air : *Vaud. de Au Feu.*

Vive, pour être heureux,  
La liberté champêtre,  
Loin des sots, des fâcheux,  
Ici, je suis mon maître;  
Et zon, zon, zon,  
Je puis envoyer paître,  
Et zon, zon, zon, zon, zon,  
Et chagrin et raison.

Aux champs point de façon,  
Point de froide étiquette,  
Et le même gazon  
Réunit en goguette,  
Et zon, zon, zon,



La brillante coquette ,  
Et zon , zon , zon , zon , zon ,  
La modeste Suzon.

Adieu , romans nouveaux ,  
Séance académique ,  
Adieu , tristes journaux ,  
Cercle philanthropique ,  
Et zon , zon , zon ,  
Aux champs la politique ,  
Et zon , zon , zon ,  
Fuit devant la chanson.

BELACCUEIL.

Toujours le même , mon cher Bontems.

BONTEMS.

Je me trouve bien comme ça ; pourquoi voulez - vous que je change ? Toute la semaine aux affaires , et le dimanche aux plaisirs.

BELACCUEIL.

C'est bien naturel.

BONTEMS.

Ah ! ça , mon cher , on peut vous féliciter ! vous allez vous marier ?

BELACCUEIL.

Du moins je l'espère : et comme je vous l'ai écrit hier , vous verrez ici aujourd'hui la demoiselle , et sa tante Madame de Grosbois.

BONTEMS.

Ah ! ah ! j'en ai entendu parler : une femme d'une vivacité , d'une pétulance ! et qui , dit-on , ne peut demeurer dix minutes en place.

BELACCUEIL.

C'est cela.

BONTEMS.

Je serai vraiment bien aise de la connaître et sa nièce aussi : on la dit charmante.

BELACCUEIL.

Je vous en réponds.

BONTEMS.

C'est sans doute un mariage d'inclination ?

BELACCUEIL.

De mon côté : elle est riche.

BONTEMS.

Et du sien ?

BELACCUEIL.

Un mariage de raison : une petite folle.

BONTEMS.

Elle vous aime !

*Un Din. à Pantin.*

BELACCUEIL.

Elle n'a pas encore eu le temps, mais ça viendra.

BONTEMS.

Et quel âge a-t-elle ?

BELACCUEIL.

Seize ans.

BONTEMS.

Seize ans ! Entre nous, je la trouve un peu jeune pour vous.

BELACCUEIL.

Comment un peu jeune ?

BONTEMS.

Ou, si vous l'aimez mieux, je vous trouve un peu vieux pour elle.

BELACCUEIL.

Bah ! bah !

BONTEMS.

*Air : de Lantara.*

Au danger de ce mariage,  
Mon cher, avez-vous bien pensé ?  
Elle est au printemps de son âge,  
Et votre automne est avancé.  
Lorsqu'à s'unir un tel couple s'expose,  
Sans nul rapport d'esprit, d'âge, de goût,  
La femme doit s'attendre à peu de chose,  
Et le mari s'attendre à tout.

BELACCUEIL.

Manvaise plaisanterie, Monsieur. Dites donc, est-ce que vous viendriez seul ?

BONTEMS.

Oh ! bien oui, seul, j'ai laissé ici tout près nos joyeux amis sous un saule pleureur. Ils se reposent un instant.

BELACCUEIL.

Allez vite les chercher.

BONTEMS.

J'y cours. A propos, je vous amène un nouveau convive, mon neveu.

BELACCUEIL.

C'est un couvert de plus, et voilà tout.

BONTEMS.

Un second moi-même, un peu moins de rondeur pourtant.

BELACCUEIL.

Qu'il soit le bien-venu.

( FI )

BONTEMS.

En effet, plus on est de foux et plus on rit.

BELACCUEIL.

Ils sont donc bien gais ces chers convives ?

BONTEMS.

S'ils sont gais !

Air : *Vand. des Amazones.*

De se livrer au plus bruyant délire,  
Nos bons amis se sont fait une loi,  
Et tout porté que je suis à bien rire,  
Ils le sont tous encore plus que moi.  
Jamais gaité, jamais transport semblable,  
N'aura, mon cher, enivré leurs esprits ;  
Hs ont donné leurs affaires au diable,  
Ils ont laissé leurs femmes à Paris.

*Il sort.*

## SCÈNE VI.

PERRETTE, BELACCUEIL.

BELACCUEIL.

Ces chers amis ! ils savent que j'ai des dames à dîner, ils auront doublé leur petit contingent, se seront piqués d'honneur.

PERRETTE, *à part.*

Ça serait-il drôle, s'ils ne s'étaient pas piqués du tout ? Comme je ririons ! comme je ririons !

BELACCUEIL.

Hein ? Qu'est-ce que tu dis donc ?

PERRETTE.

Je dis . . . que je ne dis rien . . . je me parle, et je m'en vas.

BELACCUEIL.

A la bonne heure ? Oui, oui, mes petites circulaires auront fait merveille ; j'en suis sûr.

PERRETTE, *regardant au loin.*

Air : *du Pas redoublé.*

Les v'la, Monsieur, les v'la là-bas.

BELACCUEIL.

Hâte-toi de me dire

Si nous aurons un bon repas ?

PERRETTE, *à part.*

Effrayons-le pour rire.

BELACCUEIL.

Ont-ils des paquets bien pesants ?

PERRETTE.

Attendez qu'ils soient proches...  
Non, ils avont les bras ballants,  
Et les maius dans les poches.

BELACCUEIL.

Comment, les mains dans les poches ?

PERRETTE.

Oh ! mon Dieu, ni plus ni moins... t'nez comme ça.  
*Elle met ses mains dans ses poches, et a l'air de se promener.*

BELACCUEIL.

Allons, tu ne sais ce que tu dis... regarde donc.

PERRETTE.

Je regarde bien, Monsieur.

BELACCUEIL.

Et ils n'ont rien sous le bras ?

PERRETTE.

Si fait, si fait, Monsieur, il y en a z'un qui a quelque chose  
sous le bras.

BELACCUEIL.

Quoi donc ?

PERRETTE.

Son chapeau.

BELACCUEIL, *avec humeur.*

Son chapeau ! Ah ! comme je vais les recevoir !

## SCENE VII.

Les Mêmes, BONTEMS, FLORVAL, GERCOURT, Quatre  
autres AMIS.

*Ils ont tous à la main des paquets enveloppés dans du papier.*

CHOEUR, *en entrant.*

Air de DOCHE.

Gaîté, bon vin,  
Gai refrain,  
Jusqu'à demain.

BONTEMS.

Le ciel créa, dans ses loisirs,  
Pour prolonger l'espèce humaine,  
L'amour qui donne les plaisirs ;  
Et le vin qui chasse la peine.

Amis, chantons donc tour-à-tour,  
Le vin le jour, la nuit l'amour.

CHOEUR.

Oui, chantons tour-à-tour, etc.

BELACCUEIL, à *Perrette*.

Qu'est-ce que tu disais donc qu'ils n'apportaient rien !

PERRETTE.

Dame, Monsieur, je m'ai trompée; mais ça sent bon tout d'même.

BONTEMS.

Permettez-moi, mon cher Belaccueil, de vous présenter mon neveu.

BELACCUEIL.

Monsieur, je suis très flatté.

BONTEMS.

Ces messieurs et moi, nous venons vous féliciter.

FLORVAL.

Air: *J'ons un curé patriote.*

Instruits de ce mariage,  
Nous accourons, transportés,  
Vous offrir ce faible hommage,  
Heureux si vous l'acceptez.

BELACCUEIL, à *part*.

Ils se sont tous mis en frais.

*Haut.*

Que renferment ces paquets?

TOUS.

Ces paquets?

Monsieur, ce sont nos bouquets.

BELACCUEIL.

Quoi! des bouquets!

TOUS.

Oui, des bouquets.

PERRETTE, *prenant tous les bouquets.*

Notre maître, faut-il porter cela à la cuisine?

BELACCUEIL.

Tais-toi.

BONTEMS.

Pour en revenir à mon neveu, votre femme sera enchantée de lui : c'est un homme indispensable à la campagne.

FLORVAL.

Oh! mon oncle exagère un peu; mais voici le fait.

Air :

Aux échecs comme au billard ,  
Je suis d'une adresse extrême ;  
Et j'aurais défié même  
Les Philidor, les Spolard.  
Je fais le loto des pères ,  
Je fais le piquet des mères ,  
Le domino des grand'mères ;  
Et même avec les enfants ,  
Au risque du ridicule ,  
Je jouerais à la bascule ,  
D'où sont tombés tant de gens.

BONTEMS.

Mais, qu'avez-vous donc, mon cher Belaccueil, à froncer le sourcil comme cela? Ne sommes-nous pas tous disposés à rire, à boire, à chanter? Que vous faut-il de plus?

PERRETTE.

Je le savons ben, moi, c'est ce qui lui manque.

BONTEMS.

Air : *Vaud. de Bérenger.*

A nos goûts conformez-vous vite ,  
Prenez un visage serein ,  
Quand la gaité nous rend visite ,  
A la porte on met le chagrin.

*Il regarde vers le fond du théâtre.*

Mais quel accident diabolique  
A donc pu retarder ainsi  
La cargaison gastronomique  
Que ma voiture apporte ici?

*On aperçoit deux valets qui portent des mannes remplies de provisions.*

Plus de crainte, amis, la voici.

TOUS.

Plus de crainte, amis, la voici.

A nos goûts, etc.

FLORVAL.

A Corcelet, au Gastronomo ,  
Au Marché nous avons tant pris ,  
Que je ne sais, foi d'honnête homme ,  
Avec quoi dînera Paris.

TOUS.

Avec quoi dînera Paris.

A nos goûts, etc.

BELACCUEIL, *sortant tout-à-coup de l'espèce de rêverie où il était.*

Ah! Messieurs, Messieurs, ça n'est pas bien, je vous en veux... c'est aller beaucoup trop loin. Que diable quand je vous invite à dîner, c'est pour manger ma soupe et boire mon vin.

PERRETTE.

Oui, croyez cela, et buvez de l'eau.

BELACCUEIL, *à Perrette.*

Te tairas-tu?

PERRETTE.

Non, Monsieur, il faut bien que je parle, puisque je n'ai que cela à faire chez vous.

BELACCUEIL.

Oui? Hé bien, si tu parles je te chasse.

PERRETTE.

C'est dit: me v'là bavarde.

BELACCUEIL.

Allons, va montrer à ces domestiques où il faut serrer ces provisions.

FLORVAL.

Aie soin surtout de mettre le vin au frais.

PERRETTE.

Soyez bien tranquille, je ne suis pas manchotte, j'aurai l'œil à tout.

*Elle sort avec les domestiques.*

BELACCUEIL.

Messieurs, en attendant l'arrivée des deux dames dont je vous ai parlé dans ma petite lettre d'hier, allons faire un tour de promenade.

BONTEMS.

Oui, le temps est superbe, profitons-en.

*Air: de Picaros.*

A la campagne, il faut qu'on se promène;

Allons voir ses bosquets naissants;

Ses prés, son clos, enfin tout son domaine,

Et nous ne serons pas long-temps.

La promenade est agréable,

Le grand air a bien des appas,

Mais comme, hélas!

On n'en vit pas,

Faites toujours mettre la table.

CHOEUR.

A la campagne, etc.

*Ils sortent.*

SCÈNE VIII.

BONTEMS, FLORVAL.

FLORVAL, *arrêtant Bontems.*

Ah ! mon oncle , que je vous ai d'obligations !

BONTEMS.

Tu es content , j'espère ; te voilà installé chez ton rival et bientôt près de ta chère Julie , qui serait déjà ta femme , si sa tante ne s'était engouée de ce Monsieur Belaccueil.

FLORVAL.

Qui ne convient pas du tout à sa nièce : il est d'un âge , d'une tournure...

BONTEMS.

Mais comment a-t-elle pu se décider aussi promptement en sa faveur ?

FLORVAL.

Je ne sais... tenez, tenez, j'aperçois sa servante qui pourra nous en instruire ; il faut la mettre dans nos intérêts.. Eh ! petite , petite ?

SCÈNE IX.

Les Mêmes, PERRETTE.

PÉRRETTE.

Me v'là, Monsieur, me v'là.

FLORVAL.

Un mot, je te prie.

PERRETTE.

Quatre si vous voulez : ça n'me coûte pas, Monsieur l'amoureux.

FLORVAL.

Comment, l'amoureux ! Que veux-tu dire par-là ?

*Air : Vaud. du Printemps.*

En me voyant ici paraître,  
Qui t'a révélé mes secrets ?

PERRETTE.

Depuis long-temps j'savons r'connaître  
Les amoureux les plus discrets ;  
Ils vous parlent d'un ton honnête ,  
Ils vous font mille amitiés ;  
Ils ont l'air gauch' , même un peu bête,  
J'ons vu tout-d'suit' que vous l'étiez



BONTEMS.

Ah ! ça , ma petite , écoute-moi.

Air : *Un homme pour faire un tableau.*

On doit avoir le cœur bien bon  
Lorsque l'on est aussi gentille ,  
Je me livre à toi sans façon ,  
Accepte , allons , sois bonne fille.

*Il lui offre de l'argent.*

PERRETTE , *reculant et se croisant les bras.*

Gardez votre or , moi je le crains.

BONTEMS.

Cette peur-là n'est pas commune.

PERRETTE.

On dit que ça brûle les mains ;  
Mais pour vous , Monsieur , j'en risque une.

BONTEMS , *lui donnant la bourse.*

Tiens donc.

PERRETTE.

Bien obligé tout d'même .... Ah ! ça , Monsieur , qu'est-ce qu'il faut que je vous dise ? contez-moi ça bien vite.

BONTEMS.

Oui , car tu as affaire sans doute à la cuisine.

PERRETTE.

A la cuisine ! Oh ! si ce n'est que cela , nous pouvons jaser jusqu'à demain , ma broche est bien tranquille et moi aussi. Quoi que vous voulez savoir ?

BONTEMS.

Tu connais Madame de Grosbois ?

PERRETTE.

Tiens , si je la connais ! c'est sa nièce que notre maître va épouser. Il a joliment empaumé son esprit , allez.

FLORVAL.

Et par quel moyen ?

PERRETTE.

En faisant tout ce qu'elle veut , tout ce qu'elle dit. Veut-elle aller au spectacle ? il l'y mène ; court les champs ? il court avec elle ; y a-t-il une fête à Anière , un bal à Pantin ? c'est elle qu'on y voit. C'est une petite Madame Partout , quoi ! il faut toujours qu'elle y soit pour pincer le premier rigodon et la dernière bourrée.

*Un Din. à Pantin.*

BONTEMS.

Ton maître doit se ruiner avec tous ces plaisirs ?

FERRETTE.

Ces plaisirs ? ils ne lui coûtent pas ça , et même pas tant.

FLORVAL.

Et comment donc ?

FERRETTE.

Rien de plus simple ; en empruntant la voiture à stici, la loge à stila ; il a ça de bon , notre maître ; il faut qu'il paraisse toujours plus gros qu'il n'est.

BONTEMS.

C'est bien en effet le travers du jour.

*Air : Vaud. de la Robe et les Bottes.*

L'un à ses fêtes nous invite  
Pour faire croire à son crédit.  
L'autre pour singer le mérite,  
D'un œillet pare son habit :  
Tel paraît fier de son cheval d'Espagne,  
Qui l'a loué pour un seul jour gratis ;  
Tel prône enfin sa maison de campagne,  
Qui n'en a que le chapeau gris.

*On entend dans le lointain une ritournelle.*

FERRETTE.

Qu'est-ce que c'est donc que ça ? Ti ta ti ta , c'est-là un' voix que j'ons vue quelque part. Je crois bien : c'est madame de Grosbois avec Mlle. Julie , sa nièce.

FLORVAL.

Madame de Grosbois !... Ah ! mon oncle , la belle occasion... Si vous pouviez , à votre tour , gagner son amitié , sa confiance , vous l'auriez bientôt détournée d'un mariage qui va faire le malheur de sa nièce et peut-être le mien.

BONTEMS.

Allons , allons , ne vas-tu pas te désoler d'avance ?

FLORVAL.

Mais , mon oncle.....

BONTEMS.

Eloigne-toi et laisse-moi faire.... je réponds de Mad. de Grosbois... elle est gaie , dit-on , je serai fou ; si elle est folle , je serai extravagant , et elle va m'adorer. Va-t-en.

SCENE X.

MAD. DE GROSBOIS, JULIE, BONTEMS, PERRETTE.

*Bontems se tient un peu à l'écart.*

Mad. DE GROSBOIS.

Air :

Pantin , Pantin , que j'aime  
Tes prés , tes bois , tes berceaux ,  
Et tes ruisseaux ;  
Je te préfère même  
A Passy , Mouceaux  
Et Sceaux.

Ah ! plaignons l'infortunée  
Dont le cœur n'éprouve rien,  
Et n'aime rien ;  
Le printemps de chaque année  
Me ramène aussi le mien.

Pantin , etc.

Eh ! bien , Perrette , où est donc M. Belaccueil ?

PERRETTE.

Je crais ben , Madame , qu'il est allé au-devant de vous , et jusqu'à ce qu'il vous rencontre , il vous prie de rester ici.

Mad. DE GROSBOIS.

Rester ici ! rester ici ! ne sait-il pas que je ne puis demeurer en place ? que l'exercice est ma vie , ma santé , mon élément ? n'ai-je donc pas assez souffert , deux heures immobile , dans une voiture qui n'avancait pas ?

JULIE , après avoir regardé de tout côté.

Eh ! bien , ma tante , puisqu'il n'y a personne , si nous nous en allions....

Mad. DE GROSBOIS.

Oui , ma nièce , marchons.

PERRETTE , bas à Julie.

Le jeune homme est là.

JULIE , étonnée.

Le jeune homme !

PERRETTE.

Eh ! oui donc !

Mad. DE GROSBOIS.

Eh ! bien , vous ne venez pas , ma nièce ?

JULIE.

Je crois, ma tante, qu'il vaudrait mieux rester.

Mad. DE GROBBOIS.

Rester, s'en aller.... qu'est-ce que cela signifie ? je n'aime pas les caprices, suivez-moi, vous dis-je.

BONTEMS, *se trouvant devant elle.*

Pardon, Madame, je suis chargé par mon ami, M. Belaccueil, de vous recevoir en son absence.

JULIE, *à part.*

L'oncle de Florval ! quel bonheur !

Mad. DE GROBBOIS, *après l'avoir regardé.*

Vous, Monsieur !

BONTEMS.

Oui, Madame. (*Saluant Julie.*) C'est Mademoiselle votre sœur que j'ai le plaisir de saluer ?

PERRETTE, *riant.*

Oh ! sa sœur ! est-il bon-là ?

Mad. DE GROBBOIS.

Ma sœur ? (*A part.*) Ce Monsieur a l'air fort aimable. Non, Monsieur, c'est ma nièce.

BONTEMS.

Je ne l'aurais pas cru. Pardon, Mademoiselle.

JULIE.

Ne pensez pas, Monsieur, que je sois fâchée de cette méprise.

*Air : De Paris et du village.*

Jamais mon cœur ne fut jaloux  
Du bien que l'on dit de ma tante ;  
Esprit vif, caractère doux,  
En elle tout plaît, tout enchante ;  
Enfin, elle sait rassembler  
Grâce, gaieté toujours nouvelle,  
Et je voudrais lui ressembler  
Quand j'aurai cinquante ans comme elle.

*Elle aperçoit que sa tante fait un air de mécontentement, et elle reprend :*

Et je voudrais lui ressembler,  
Quand j'aurai le même âge qu'elle.

Mad. DE GROBBOIS.

C'est bon, c'est bon, rentrez mon ombrelle et mon sac dans le salon.

*Elle lui donne son ridicule. Julie et Perrette rentrent en chuchotant.*

BONTEMS, *à part.*

Allons, faisons l'aimable en l'honneur de mon neveu. (*Haut.*)

En attendant mon ami Belaccueil, quel passe-temps puis-je offrir à Madame ? le billard, le jeu de paume, l'escarpolette ?

Mad. DE GROBBOIS.

Ah ! Monsieur, pourvu qu'il y ait du mouvement, de l'agitation, tous les jeux me conviennent, même les jeux de mon enfance.

*Elle fredonne :*

Des simples jeux de son enfance,  
Heureux qui se souvient long-temps.

Vous connaissez la chanson ; il semble qu'elle ait été faite pour moi.

*Air : le Luth galant.*

Si j'ai vu fuir l'heureux temps des amours,  
D'autres plaisirs embellissent mes jours,  
Chaque heure me ramène à mon ancienne aurore ;  
Je fus enfant jadis et je le suis encore ;  
Je le serai toujours.

BONTEMES.

Et moi donc, Madame ; tel que vous me voyez, je suis peut-être plus enfant que vous ?

Mad. DE GROBBOIS.

Impossible, Monsieur, impossible, vous ne me connaissez pas ; un moment de sérieux me rendrait malade.

BONTEMES.

Une minute d'ennui me tuerait.

Mad. DE GROBBOIS.

Je n'ai jamais voulu aller à l'opéra.

BONTEMES.

Ni moi à l'institut.

Mad. DE GROBBOIS.

Quel rapprochement !

*Air : du Château de mon oncle.*

Jeune de cœur et d'esprit,  
Partout où l'on chante et rit,  
Je me crois, je me sens  
Au temps  
Où j'avais vingt ans.

BONTEMES.

Moi, vieil ami du plaisir,  
Toujours prompt à le saisir,  
Je suis là (bis.)  
Dès qu'on me dit : le voilà.

**Mad. DE GROBOIS.**

Folle de la danse,  
Quand j'entre en cadence,  
Le violon ne peut pas  
Régler ni suivre mes pas.

**BONTEMS.**

Moi, connu pour être  
Rival du salpêtre,  
Je m'endors en chantant,  
Et je m'éveille en sautant.

**ENSEMBLE.**

Ah ! quelle conformité,  
De goûts, d'humeur, de gâté !  
Non, jamais tel accord  
Ne s'était offert encor ;  
Il est clair, il est certain  
Que le fortuné destin  
Qui nous a réunis,  
Nous créa pour être amis.

**Mad. DE GROBOIS.**

A Beaujon j'obtins la pomme.  
Avant moi pas un seul homme,  
Sur ces chars que l'on renomme,  
Ne s'aventura.

**BONTEMS.**

Moi, le premier j'osai faire,  
Dans le faubourg Poissonnière,  
Le saut téméraire  
Du Niagara.

**ENSEMBLE.**

Ah ! quelle conformité  
De goûts, d'humeur, de gâté !  
Cet accord est charmant,  
Il tient de l'enchantement.  
On n'y peut rien concevoir.  
A nous entendre, à nous voir,  
Oui, d'honneur, (*bis.*)  
On nous croirait frère et sœur.

**BONTEMS, voyant revenir Julie qui regarde de tous les côtés.**

Et voilà encore, Madame, une nouvelle fête, un nouveau plaisir qui se prépare ?

**Mad. DE GROBOIS.**

Où donc ?

**BONTEMS.**

Ici : le mariage de votre nièce avec M. Belaccueil.

Mad. DE GROSBOIS.

Oui, oui, c'est un mariage que je crois très heureux pour elle ;  
il me mène promener.

BONTEMS.

Dans un cabriolet fond vert, n'est-ce pas ?

Mad. DE GROSBOIS.

Tout juste.

BONTEMS.

C'est le mien.

Mad. DE GROSBOIS.

Ah !... Il me conduit souvent au spectacle.

BONTEMS.

Aux Français ; aux secondes, n<sup>o</sup>. 8.

Mad. DE GROSBOIS.

Précisément.

BONTEMS.

C'est ma loge.

Mad. DE GROSBOIS.

Ah ! c'est singulier, il ne m'avait pas dit cela ; c'est de sa part tous  
les jours nouvelle invitation, partie de campagne ; enfin pour m'être  
agréable, rien ne lui coûte.

BONTEMS.

De cette manière-là, je le crois bien.

Mad. DE GROSBOIS.

Vous sentez qu'il faut reconnaître tout cela.

BONTEMS.

Vous avez bien raison : et sans doute vous ne contrariez pas  
les vœux de Mademoiselle ?

Mad. DE GROSBOIS.

Moi ? Point du tout. N'est-il pas vrai, ma nièce, que M. Belaccueil...

JULIE.

Oh ! oui, ma tante.

Air :

Cet époux est vraiment parfait,  
Il a mille dons en partage,  
Et je sais qu'il est, en effet,  
Recommandable par son âge.  
Il est bien temps qu'il soit heureux,  
Oui, j'en conviens du fond de l'ame ;  
Mais je l'aimerais encor mieux,  
S'il voulait prendre une autre femme.

Mad. DE GROSBOIS.

Comment, une autre femme ? Que dites-vous donc, Made-

moiselle ? Où trouverez-vous un mari qui vous convienne mieux sous le rapport de la fortune , du caractère ?

JULIE , *à part.*

Allons , elle va encore se fâcher comme hier.

MAD. DE GROBBOIS.

Parlez , répondez , Mademoiselle.

JULIE.

Ah ! ma tante , ma tante , des raquettes , un volant !

MAD. DE GROBBOIS

Un volant ! c'est ma folie , c'est ma passion.

BONTEMS.

Comme c'est heureux ! ( *Il prend les raquettes et en offre une à Madame de Grosbois.* ) Une petite partie ? Hein ? Qu'en pensez-vous , Madame ?

MAD. DE GROBBOIS.

J'allais vous la proposer. ( *A part.* ) C'est un homme charmant.

*Ils se mettent tous deux à jouer au volant.*

## SCÈNE XI.

Les Mêmes , FLORVAL.

FLORVAL , *arrivant mystérieusement.*

Ah ! ma chère Julie !

JULIE.

Quelle imprudence !

FLORVAL , *faisant quelques pas.*

Si j'osais....

MAD. DE GROBBOIS , *en jouant.*

Allez donc , Monsieur.

BONTEMS.

J'y suis , Madame... Mais , entre nous , ce mariage n'est-il pas un peu disproportionné ? Vous n'avez peut-être pas assez examiné , pesé cette affaire.

MAD. DE GROBBOIS.

Croyez-vous donc , Monsieur , que je ne pese pas autant qu'un autre , le bien et le mal d'une affaire ?

*En reculant elle marche sur le pied de Perrette qui pousse un cri.*

PERRETTE.

Aie , aie ; oui , oui , je sommes là pour le dire.



Mad. DE GROSBOIS.

Air : *Du Renégat.*

Le joli jeu que le volant !

FLORVAL et JULIE.

Pour moi quelle douce entrevue !

BONTEMS.

Vous le lancez avec talent,  
Mais ne le perdez pas de vue.

Mad. DE GROSBOIS.

Ah ! quel plaisir !

FLORVAL et JULIE.

Ah ! quel heureux moment !

*Florval baise la main de Julie.*

PERRETTE.

Ça va tout d'mêm' ben joliment.

BONTEMS.

Peut-on mieux donner et mieux rendre ?

Mad. DE GROSBOIS.

Je suis habile à tous les jeux.

BONTEMS.

Lorsque tous deux on sait s'entendre,  
Le plaisir en vaut beaucoup mieux.

FLORVAL et JULIE.

Tous les deux sachons nous entendre  
Et l'amour comblera nos vœux.

PERRETTE, à part.

Ils savent tous si bien s'entendre,  
Qu'ils v'là tous quatre bien heureux.

BELACCUEIL, dans le fond.

Bravo ! bravo !

FLORVAL, à Julie.

Monsieur Belaccueil !

JULIE, à Florval.

Sauvez-vous.

## SCENE XII.

BONTEMS, Mad. DE GROSBOIS, JULIE, BELACCUEIL.

BELACCUEIL, en s'approchant reçoit un coup de raquette.

Vous ne pouviez me faire un plus grand plaisir, j'aime qu'on s'amuse chez moi.

*Un Din. à Pantin.*

Mad. DE GROSBOIS.

Arrivez donc , mon cher Belaccueil , nous vous attendons avec impatience. Vous voyez , je n'ai pu résister au désir...

BELACCUEIL.

C'est bien , c'est très bien , disposez de tous les jeux qui s

Mad. DE GROSBOIS.

C'est bien mon intention.

BELACCUEIL , à *Julie*.

Toujours jolie et simple dans ses atours ! voilà , comme j veux vous voir dans notre ménage.

JULIE.

Ne craignez rien , Monsieur.

Air de DARONDEAU.

Par amour l'épouse coquette ,  
Doutant du pouvoir de ses traits ,  
Souvent emprunte à la toilette  
Pour ajouter à ses attraits.  
Par cet artifice , peut-être ,  
Elle plait mieux à son époux ;  
Mais moi , je suis bien sûre d'être  
Toujours assez belle pour vous.

BELACCUEIL.

Ah ! certainement.

Mad. DE GROSBOIS.

Allons , allons , nous avons le temps de parler de cela. Que faisons-nous maintenant , mon cher Belaccueil ? ne m'avez-vous pas dit que vous auriez du monde ?

BELACCUEIL.

J'ai en effet des amis fort aimables , des jeunes gens charmants.

Mad. DE GROSBOIS.

Des jeunes gens ? où sont-ils donc , Monsieur , où sont-ils donc ?

BELACCUEIL.

Au billard , sur la pelouse , au belvédér , enfin partout.

BONTEMS.

Oui , partout , excepté avec le maître de lamaison : c'est la politesse du jour ; mais il y a un moyen de les réunir tout de suite.

Mad. de GROSBOIS.

Quel moyen donc ?

BONTEMS.

C'est de sonner la cloche du dîner. Vous allez voir l'effet merveilleux que cela va produire.

*Il sonne.*

Air de DOGHE.

Oui , faisons du dîner  
Sonner  
La séduisante cloche :  
Son gai son argentin ,  
Tin tin ,  
Rapproche  
Et met en train.  
Par cet aimable bruit  
Séduit ,  
Chaque convive  
Arrive :  
De la soif et de la faim ,  
Enfin  
C'est le divin  
Tocsin.

SCÈNE XIII.

Les Mêmes , les AMIS.

CHOEUR.

Nous voici,  
Mon ami,  
Nous voici.

Oui , j'entends du dîner  
Sonner , etc.

LES AMIS.

Eh ! bien , Monsieur Belaccueil , le dîner est-il servi ? va-t-on se mettre à table ?

BELACCUEIL.

Non , non , Messieurs.

TOUS.

Comment , non ?

BELACCUEIL.

C'est une petite malice pour vous ramener au salon et vous procurer la société de ces Dames.

FLORVAL.

Vous ne pouviez nous faire un plus grand plaisir.

Mad. DE GROBOIS.

En vérité , Messieurs , on n'est pas plus galant : des Dames sont ici et vous restez au jardin ?

FLORVAL.

Pardon, mesdames, ces Messieurs étaient occupés : le jeu de siam, le jeu de bague, une poule.

MAD. DE GROSCOIS.

Ah ! Messieurs, autrefois, quand j'arrivais à la campagne, il n'y avait ni bague, ni siam, ni poule qui tint : on quittait tout pour moi.

FLORVAL.

Et l'on avait raison, Madame.

MAD. DE GROSCOIS, *en donnant la main à Belaccueil.*  
Allons, Messieurs, qui m'aime me suive.

*Elle entre dans la maison.*

## SCÈNE XIV.

JULIE, BONTEMS, FLORVAL, LES AMIS.

JULIE, *à Bontems.*

*Air : de Pervonte.*

De vos hontés, en secret,  
Puisque ma tante est partie,  
Souffrez, Monsieur, s'il vous plaît,  
Qu'ici je vous remercie.

CHOEUR.

Qu'elle est jolie !

JULIE.

Accomplissez votre projet,  
Je vous devrai le bonheur de ma vie.

BONTEMS.

Plus de crainte, rassurez-vous,  
Mon neveu, ma chère,  
Sera votre époux.

JULIE.

Quoi ! vous pourriez ?...

BONTEMS.

Je l'espère,  
Laissez-moi (*dis*) faire.

JULIE.

Ah ! qu'il me serait doux  
De voir en vous un second père.

FLORVAL.

Il a pour moi le cœur d'un père.

BONTEMS.

Oui, oui, je le serai.

JULIE.

Que je vous aimerais !

BONTEMS.

Et pour preuve , dès ce moment ,  
Mes chers amis , je vous engage  
Au repas de mariage.

TOUS.

Quoi ! tout de bon ?

BONTEMS.

Oui , vraiment.

TOUS.

C'est charmant !

BONTEMS.

Et dès demain.

TOUS.

C'est charmant !

JULIE.

Ah ! quel espoir enchanteur !  
Ah ! quelle bonté touchante !

BONTEMS.

Mais rentrons vite , de peur...

JULIE.

Oui , je vais rejoindre ma tante.

TOUS.

Qu'elle est contente !

FLORVAL et JULIE.

C'est à vous seul que notre cœur  
Confie aujourd'hui son bonheur.

CHOEUR.

Ah ! comme lui de tout mon cœur  
Je voudrais faire son bonheur.

## SCENE XV.

BONTEMS, FLORVAL, LES AMIS.

PERRETTE, *un papier à la main et arrêtant les Amis qui suivent Julie.*

Messieurs, Messieurs, qu'est-ce qu'a perdu ce que j'ai trouvé ?

TOUS.

Quoi donc ?

PERRETTE.

Ce papier qui était là-bas sur le gazon où vous aviez jeté

vos habits pour jouer aux barres. — Acontez, acoutez, vous reconnaîtrez peut-être bien à qui qu'il est. — *Elle lit.*

« Mon ami, je traite demain une Dame forte... fort aimable, » avec sa nièce, et je t'invite à dîner.

TOUS, *se fouillant.*

C'est à moi, c'est à moi.

PERRETTE.

Minute donc : ça n'peut pas être à tout le monde ; laissez-moi finir.

« Comme tu m'as tou... toujours refusé, dans la crainte d'être indirect... in .. indiscret, pour mettre ta conscience à son aise, ap- » porte-moi quatre perdrix. »

FLORVAL.

Oh ! c'est unique.

BONTEMS, *lisant sa lettre.*

Apporte une volaille fine.

UN DES AMIS, *lisant aussi la sienne.*

Apporte... un jambon.

UN AUTRE, *de même.*

Apporte du Mâcon.

UN AUTRE, *de même.*

Apporte du Champagne ..

UN AUTRE, *de même.*

Apporte quelques bouteilles de liqueurs....

PERRETTE.

C'est ça ! apportez tout, il fournira le reste.

FLORVAL.

C'est une circulaire.

BONTEMS.

Air

Fût-on jamais  
Plus heureuse découverte ?  
Eût-on jamais  
Table ouverte  
A moins de frais ?

PERRETTE, *prenant les différentes lettres.*

On voit bien que le bon apôtre,  
Entre amis n'veut pas se gêner.  
Ces poulets à la queu' l'un d'autre,  
V'là tout' la carte d'votr' dîner.

TOUS.

Fût-on j-mais  
Plus heureuse découverte,  
Eût-on jamais

Table ouverte  
A moins de frais ?

BONTEMS.

Comment, Perrette, il n'y a rien de préparé pour notre dîner ?

PERRETTE.

Ma fine non, Monsieur. — Quand je dis non : si fait, il y a des petites raves et une soupe au lait.

BONTEMS.

Tout cela ?

PERRETTE.

Et pas davantage. Je vous dis que je suis ici une cuisinière *dolores*. Quoi ! rien le matin, rien le soir, les bras croisés comme ça, et v'ia toute ma besogne.

FLORVAL.

C'est charmant.

BONTEMS.

Et nous ne nous vengeons pas ?

LES AMIS.

Oui, oui, vengeons-nous.

BONTEMS.

Air : *Du Calendrier vivant.*

Messieurs, pour notre Amphytrion,  
Croyez-moi, ni pitié ni grâce :  
Que la peine du talion  
Punisse son excès d'audace.  
Chez un traiteur courons porter  
Nos mets qu'il eut par stratagème,  
Et traitons-le sans hésiter  
Comme il nous eût traités lui-même.

Oui, le traître nous le paiera,  
Et pour repas de mariage,  
A sa future il servira

Sa soupe au lait pour tout potage.

FLORVAL, à Bontems.

Ne craignez-vous pas, mon oncle, que cela ne nous brouille avec Madame de Grosbois ?

BONTEMS.

Pas du tout ; et cela rompt le mariage de ton rival... Ma petite Perrette ?

PERRETTE.

Mon p'tit Monsieur Bontems ?

BONTEMS.

Veux-tu nous aider ?

PERRETTE.

Oui, oui, je suis de la conspiration. Quoi qu'il faut faire ?

BONTEMS.

Connais-tu ici-près un endroit commode, vaste, où nous puissions dîner à notre aise ?

PERRETTE.

Oh ! pardine oui, la grande route est à deux pas.

BONTEMS.

Je te demande si dans ce village il n'y aurait pas quelque traiteur ?

PERRETTE.

Oh ! que oui, y en a.

Air : *Que d'établissements nouveaux.*

J'avons ici depuis quequ'temps,  
Vingt traiteurs oùs' qu'on fait bombance ;  
J'avons d'abord les *deux Croissants* ,  
Et puis la *Corne d'abondance* ;  
J'avons l'*Grand-Cerf* , les *deux Coucous* ,  
Le *Cadran jaune* , les *Deux bosses* ,  
Oùsque d' Paris ils v'nont tretous ,  
Pour faire leur repas de nocés.

BONTEMS.

Je conçois qu'ils doivent avoir du monde. Et quel est le moins éloigné de tous ces traiteurs ?

PERRETTE, *montrant la maison à gauche.*

Le plus voisin, Monsieur : celui-ci ; au moyen de cette grille, j'ons l'air d'être chez nous ; et quand elle tourne, crac, j'ons l'air d'être dehors.

BONTEMS.

C'est ce qu'il nous faut. Appelle vite.

PERRETTE, *appelant.*

Ohé ! ohé ! père Lagoutte, père Lagoutte ?

## SCENE XVI.

Les Mêmes, LAGOUTTE.

LAGOUTTE, *arrivant par la grille.*

On y va, on y va.

BONTEMS.

Mon ami, une table de huit couverts dans ton jardin.



LAGOUTTE.

Oui , Monsieur.

BONTEMS.

Contre cette grille, le plus près possible.

FLORVAL.

Nous nous chargeons de la garnir nous-mêmes.

LAGOUTTE.

Un moment , je n'entendons pas ça.

BONTEMS.

Et nous payerons comme si tu fournissais tout.

LAGOUTTE.

Ça me va ça, Monsieur.

BONTEMS.

*Air : des Pages.*

Ah ! ça , mon cher , tu m'entends bien ?  
Du zèle , de la diligence ;  
Tu ne te mêleras de rien ,  
Et je vais te payer d'avance.

LAGOUTTE.

Je ne fais rien , et je reçois  
De vos bontés un tel salaire ?

BONTEMS.

Tu n'es pas le premier , crois-moi ,  
Qu'on ait payé pour ne rien faire.

Allons ; Perrette , puisque tu es des nôtres...

PERRETTE.

Sûr que j'en suis.

BONTEMS.

Va-t-en aider ce brave homme à l'exportation des comestibles.

*Air : Vaud. de Bérenger.*

Oui , sans que Belaccueil s'en doute ,  
Reprenant nos mets , nos liqueurs ,  
Transportons chez papa Lagoutte  
Et le dîner et les dîneurs.  
De l'ôte qui si bien nous traite ,  
Que je plains , hélas ! la moitié ,  
Futur , il la met à la diète ,  
Que fera-t-il donc marié ?

*Un Din. à Pantin.*

CHOEUR, *transportant les provisions.*

Oui, sans que Belaccueil, etc.

FLORVAL.

Qu'avec soin ce transport se fasse,  
À notre hôte n'enlevons rien :  
Assez de gens quittent leur place  
En emportant plus que leur bien.

CHOEUR.

Oui, sans que Belaccueil, etc.

*Les amis qui ont aidé à transporter les mannes remplies de provisions et les paniers de vin, entrent chez le traiteur.*

PERRETTE, *courant après Bontems.*

Dites-moi, Monsieur, quand notre maître ne va plus vous voir,  
il demandera où vous êtes : qu'est-ce que je dirai ?

BONTEMS, *s'agitant.*

Eh ! bien tu diras....

PERRETTE.

J'entends bien, je lui dirai çà, mais après....

BONTEMS.

Il y a tant de choses.

PERRETTE.

Oui, certainement, mais laquelle faudra-t il que je lui dise ?

BONTEMS.

Hé bien ! que nous sommes aliés au village voisin, voir une  
Rosière.

PERRETTE.

Mais, Monsieur, il n'y en a pas,

BONTEMS.

Eh ! bien, moi j'en fais une.

PERRETTE.

Le v'là, le v'là, sauvez-vous.

*Elle pousse Bontems, et ferme la porte de la grille.*

## SCÈNE XVII.

MAD. DE GROBOIS, BELACCUEIL, PERRETTE.

PERRETTE, *en s'éloignant.*

Chut ! n'sonnons mot.

*Mad. DE GROSBOIS, sortant précipitamment suivie de Belaccueil.*

*Air : C'est téméraire.*

Voyez , de grâce ,  
S'ils nous joindront ,  
Où sont-ils donc ?  
Nous quitter ! quelle audace !  
Cela me passe ,  
Voilà pourtant  
Le ton charmant  
Des galants d'à présent.

**BELACCUEIL, d'un ton mystérieux.**

Ils sont occupés, je parie,  
A préparer notre banquet.  
Laissons les livres, je vous prie,  
Rentrons finir notre piquet.

**Mad. DE GROSBOIS.**

Non, non, de grâce,  
Point de piquet,  
Il me déplaît,  
Et le repos me lasse ;  
Changer de place,  
Aller, venir,  
C'est ma santé, c'est là mon plaisir.

D'arbre en arbre Poiseau voltige,  
La jeunesse saute au hameau,  
La fleur s'agite sur sa tige,  
Le poisson frétille dans l'eau.

**BELACCUEIL.**

**ENSEMBLE.** { Allons, de grâce,  
Calmez-vous donc,  
Ils nous joindront,  
Je sais ce qui se passe ;  
On nous menace  
Secrètement  
D'un divertissement  
Charmant.  
**Mad. DE GROSBOIS.**  
Non, non, de grâce, etc.

*PERRETTE, à deux domestiques qui apportent une table et la placent au milieu du théâtre.*

Mettez toujours ça là, vous autres.

**BELACCUEIL.**

Ah ! bon, voici la table.

**Mad. DE GROSBOIS.**

Perrette, appelez ma nièce.

PERRETTE.

Mademoiselle Julie ? Mademoiselle Julie ?

JULIE, arrivant.

Me voici.

BELACCUEIL.

Eh ! mais Perrette où sont donc ces Messieurs ?

PERRETTE.

Oùs' qu'ils sont ?.. Eh ! bien ils sont.... ils sont là-has.... Quoi !

BELACCUEIL.

Où donc ?

PERRETTE.

Au village voisin, oùs' qu'on leur a dit qu'on doit couronner à trois heures une Rosière, parce qu'il ne serait plus temps ce soir : quand ils ont su ça, ils se sont envolés comme une nichée de perdrix ?... *Br... br...*

Mad. DE GROSBOIS.

Pour voir une Rosière ?

PERRETTE.

J'ons eu beau leur crier, et le dîner ! et le dîner ! On nous attendra, ont-ils dit, et la-dessus plus personne.

Mad. DE GROSBOIS, BELACCUEIL.

Les attendre ! les attendre, moi !

PERRETTE, à Julie.

Ils ne sont pas loin.... je suis du complot.

JULIE.

Du complot !

PERRETTE.

Chut.

Mad. DE GROSBOIS.

Eh ! bien, Monsieur Belaccueil, a-ais-je raison de me plaindre des jeunes gens d'aujourd'hui.... Me faire attendre moi, et pour une Rosière ?

BELACCUEIL.

De grâce, Madame, calmez-vous.

Mad. DE GROSBOIS.

Ils veulent donc que nous ne dinions qu'à six heures du soir ?

PERRETTE.

Ou peut-être pas du tout.

BELACCUEIL.

Rassurez-vous, Madame, nous ne les attendrons pas ; Perrette, fais servir et apporte le vin.

PERRETTE.

Oui, Monsieur.

JULIE, à Perrette.

Mais explique-moi donc.. ..

PERRETTE.

Silence que je vous dis, j'sis du complot.

BELACCUEIL.

Quand il y a à dîner pour dix, il y en a bien pour trois, et nous ne risquons rien ; j'ai ce matin mis pour vous Corcelet et Chevet à contribution.

Mad. DE GROBBOIS.

Nous avons du Chevet ?

BELACCUEIL, *se frottant les mains.*

Oui, oui, et du plus fin.

PERRETTE, *entrant en criant et tenant deux caraffes pleines d'eau.*

Ah ! not' maître, not' maître, en voilà bien d'une autre.

BELACCUEIL.

Qu'est-ce donc ? le feu est-il à la cuisine ?

PERRETTE.

Le feu à la cuisine ? Chez vous y a de bonnes raisons pour qu'il n'y soit jamais.

BELACCUEIL.

Qu'est-il donc arrivé ?

PERRETTE.

Rien, Monsieur, et ben du contraire, tout est parti.

BELACCUEIL.

Comment, tout est parti ?

PERRETTE.

Air : *De Marianne.*

Tout c'que pour régaler Madame  
Vos chers amis avioient acheté,  
Hé bien, voyez qu'en tour infâme,  
Avec eux ils l'ont emporté.  
Qu'allons-nous faire ?

BELACCUEIL.

Veux-tu te taire.

PERRETTE.

J'savons très bien  
Qu'après tout c'est leur bien.

BELACCUEIL.

Langue exécrable ,  
Va-t-en au diable.

PERRETTE.

Comptant là dessus ,  
Nous n'avons rien fait d'plus.

BELACCUEIL.

Comment ?

PERRETTE.

Oui , M'sieur , pâtés , perdrix , Madère ,  
Jambon , volaille et Malaga ,  
Tout est en déroute , et voilà  
L'plus c'air de votre affaire.

*Elle lui présente les deux caraffes qu'elle tient. Pendant cette fin  
de couplet les domestiques ont enlevé la table.*

BELACCUEIL.

Te tairas-tu , malheureuse ?

Mad. DE GROÏBOIS.

Comment , Monsieur Belaccueil , il serait possible ?

BELACCUEIL.

En croirez-vous une petite sotté ?

PERRETTE.

La petite sotté n'est pas sourde , et je savons ben que vous m'avez  
dit de ne rien faire pour le dîner ; à moins qu'avec vous , blanc  
veuille dire noir , oui , non , et rien , quelque chose.

GROEUR , *en dehors.*

Air de DOCHE.

Le verre en main  
Jusqu'à demain  
Il faut rire , chanter et boire ,  
Entonnons un joyeux refrain ,  
A la gloire  
Du cher voisin.

Mad. DE GROBBOIS.

D'où viennent ces chants ?

PERRETTE.

Pardine, de chez le traiteur.

BELACCUEIL, *allant écouter, monte sur un petit banc attaché à la barrière.*

J'ai certain doute.

PERRETTE, *détachant la barrière avec Bontems, et la poussant petit à petit vers la maison de Belaccueil.*

Oh ! la bonne leçon !

BELACCUEIL, *cherchant à voir par-dessus la grille.*

Oui, plus j'écoute...

PERRETTE, *fermant la barrière sur Belaccueil.*

Le voilà z'en prison.

BELACCUEIL, *dont la tête passe par-dessus la barrière, et criant de toutes ses forces.*

Eh ! bien, eh ! bien, qu'est-ce que vous faites donc ? Vous m'enfermez.

TOUS LES AMIS, *que l'on voit à table quand la barrière est ouverte, se lèvent le chapeau à la main.*

Bontems et Florval *donnent la main aux dames qui vont se mettre à table.*

Place aux dames (bis.)  
Point de gai banquet  
Sans femmes ;  
Place aux dames,  
Elles en font le bouquet.

BELACCUEIL, *de même.*

C'est une horreur, une infamie.

CHOEUR.

Le verre en main  
Jusqu'à demain  
Il faut rire, chanter et boire,

Entonnons un joyeux refrain,  
A la gloire  
Du cher voisin.

*Belaccueil crie et se débat derrière la barrière pendant tout ce couplet.*

Mad. DE GROBBOIS, à table avec les Amis.

C'est donc vous, Monsieur Belaccueil, qui invitez vos amis à dîner à leurs dépens ?

BONTEMS.

Permettez-moi de rire aux vôtres, et bon appétit.

FLORVAL.

A la santé de Monsieur Belaccueil !

TOUS.

A sa santé.

PERRETTE, à Belaccueil.

Dites-donc, notre maître, faut-il mettre votre couvert ?

BELACQUEIL.

Je te chasse, insolente.

Mad. DE GROBBOIS.

Et moi jela prends.

PERRETTE.

Eh ! bien, je n'aurons pas été long-temps sur le pavé.

*On entend une petite flûte et des tambourins.*

Mad. DE GROBBOIS.

Qu'entends-je ?

FLORVAL.

Des flûtes, des tambourins.

BONTEMS.

Que nous avons amenés de Paris, pour égayer le repas de noce.

Mad. DE GROBBOIS, se levant de table.

Quelle noce ?

FLORVAL et JULIE.

La nôtre, Madame.

Mad. DE GROBBOIS.

Comment la vôtre ?



BONTEMS.

Mon neveu a vingt mille livres de rente. Demain ma voiture sera à vos ordres. Voici les billets de ma loge pour toute la semaine , et dimanche à ma campagne, où je reçois beaucoup de monde , je vous installe Grande-Maitresse de cérémonie.

Mad. DE GROSBOIS, *transportée de joie.*

Ah ! Monsieur, on ne peut pas vous résister , j'accepte tout.

JULIE et FLORVAL.

Et moi aussi , ma tante.

BONTEMS.

Et nous, mes amis, nous viendrons de temps en temps à Pantin pour célébrer l'heureuse journée qui assure le bonheur de ces jeunes gens.

## VAUDEVILLE.

Air : *Que Pantin serait oontent.*

CHOEUR.

Ah ! que de monde à Pantin ,  
Si de la ville  
A la file ,  
Accourait chaque pantin  
Qu'on trouve sur son chemin.

UN DES AMIS.

Nous pourrions y voir paraître  
Tel qui signe un F , un O ,  
Et qu'on pourrait mieux connaître  
S'il ne signait que zéro.

CHOEUR.

Ah ! que de monde à Pantin, etc.

FLORVAL.

Et ce gazetier sincère ,  
Demi-sot , demi-savant ,  
Dont la plume est si légère  
Qu'elle va comme le vent.

CHOEUR.

Ah ! que de monde à Pantin, etc.

*Un Din. à Pantin.*

UN AUTRE AMI.

Et ce jeune homme à la mode  
Qu'un entrechat fit placer,  
Et qui trouve plus commode  
De danser que de penser.

CHOEUR.

Ah ! que de monde à Pantin , etc.

BONTEMS.

Et ce fameux politique  
Qui permet de bonne foi  
Que l'état soit monarchique  
Pourvu qu'il n'ait pas de roi.

CHOEUR.

Ah ! que de monde à Pantin , etc.

Mad. DE GROSBOIS.

Et la veuve désolée,  
Dans son désespoir fatal,  
Commandant un mausolée  
Et la toilette d'un bal.

CHOEUR.

Ah ! que de monde à Pantin , etc.

FERRETTE.

Et c't amoureux d'mélodrame ;  
Qui d'avant l'mond' pour queuqu'sécus,  
S'en vient chaqu' soir rendre l'ame,  
Et s'en va souper là-dessus.

CHOEUR.

Ah ! que de monde à Pantin , etc.

BELAQUEIL , *paraissant à son balcon.*

Messieurs , Messieurs !...

*Même air.*

Je me reconnais coupable ,  
J'ai perdu le droit si doux ,  
De vous avoir à ma table ,  
Mais j'irai dîner chez vous.

CHOEUR.

Ah ! que de monde à Pantin , etc.

*JULIE, au Public.*

Messieurs, ce tableau champêtre,  
Sans doute a bien peu de prix,  
Mais à Pantin on doit être  
Moins sévère qu'à Paris.  
Que Pantin serait content,  
Si tout le monde  
A la ronde,  
D'ici s'en allait chantant:  
De Pantin je suis content.

**CHOEUR.**

Que Pantin , etc.

**FIN.**